

Contes et légendes de notre pays de Joux – 11 - Julie Meylan

Hier... aujourd'hui (FAVJ du 22 juillet 1926)

18 juillet 1858 – Une aurore pourpre a écrit cette date en lettres flamboyantes, aux archives communales du Lieu !

Ce dimanche matin là, le village dormait paisiblement quand l'horloge du clocher sonna quatre heures. Durant toute la semaine on avait travaillé ferme aux champs et les foins étaient plus qu'à moitié rentrés. Une bonne odeur d'herbe sèche s'échappait des maisons et remplissait la rue. Depuis quelque temps déjà, il n'était pas tombé de pluie et une chaude haleine montait des jardins dans l'air rafraîchi par la nuit.

Malgré les fatigues de la semaine écoulée et l'heure matinale, trois hommes descendaient la rue et se dirigeaient vers le Pré-Lionnet. Amis de la nature, inconsciemment poètes, ils se plaisaient, chaque dimanche matin, à aller pêcher un moment avant le déjeuner. Peu causeurs tous les trois, ils allaient d'un pas bien rythmé, heureux de se savoir ensemble et d'être à l'aube d'une journée de repos.

Tout à coup, poussé par une secrète impulsion, un des trois hommes se retourna: horreur ! Là-bas, au village, une flamme vient de jaillir, trouant le toit en bardeaux d'une maison.

- Au feu, crie-t-il.

Les pêcheurs jettent à terre leurs engins et courent, éperdus, pour alarmer le village, éveiller les endormis, faire marcher la pompe.

- Au feu, hurlent-ils, au feu.

Ils arrivent, enfoncent les fenêtres à coups de poing, ouvrent les portes des écuries pour chasser dans la rue les porcs et les chevaux affolés. Celui qui a donné la première alarme sait que le feu est chez lui, il n'en a souci. Ne faut-il pas sauver les gens d'abord. Héros rustique, il enlève dans ses bras robustes une vieille à demi paralysée et partout on voit sa haute stature dominer la foule apeurée. Les secours sont venus, mais l'incendie gagne du terrain. Il a enjambé la rue et sauté à travers un quartier assez éloigné. Maintenant les trois quarts du village brûlent.

Soudain une voix crie :

- L'église... sauvez l'église !

Une étincelle a traîtreusement gagné le toit en bardeaux, et une longue flamme, pareille à un serpent de feu, s'enroule autour du clocher.

- Sauvez les archives ! crie une femme.

- Les voici, répond une voix.

L'homme est noirci par la fumée, contusionné, haletant, mais il emporte les précieux registres aux onciales enluminées qui ornent ces grosses médiévales auxquelles, plus tard, le savant philologue Herminjard accordait tant de prix. Le

sauveteur a oublié ses propres affaires pour ne songer qu'aux parchemins communaux. Ah ! le brave homme !

Une grande clameur s'élève, suivie d'un formidable craquement : le clocher vient de s'affaisser, tel le vaisseau éventré sombre sous le remous. En tombant, les cloches ont tinté longuement, pour la dernière fois, comme si elles comprenaient que c'est leur glas de mort. Arrivées dans le brasier, elles se fondent tout doucement et de larges taches d'airain fondu s'étalent au milieu des décombres. On dirait que l'église mourante pleure son beau passé.

Impuissants et désœuvrés, ceux qui n'ont plus de toit se sont groupés et regardent, de loin, à cause de la chaleur intense. Personne ne se plaint, mais on devine des drames muets qui ne s'expriment pas en paroles. Au milieu de ses paroissiens, le pasteur, sinistré lui aussi, est heureux d'avoir pu sauver les registres d'état-civil. Un homme s'approche et demande :

- Que pensez-vous de ce malheur, Monsieur le Ministre ?

Alors il a répondu par ces belles paroles bibliques :

- Venez et rebâtissons !

* * *

18 juillet 1826. – Dès lors, soixante-huit ans ont passé et c'est encore dimanche. Une aurore idéale annonce une journée qui sera splendide. Une grande paix règne sur toutes choses et la brise matinale, qui ouate les contours, rend plus douce encore celle eurythmée de la terre et du ciel. Comme autrefois, une odeur de foin frais erre par les rues. Au couchant, vers les pâturages, les sonnailles du troupeau égrènent leur monotone symphonie, si charmeuse pour l'oreille. Les nombreux coqs du quartier qui, à l'ordinaire, commencent dès l'aube leur concours de chant pour savoir lequel saura crier le plus fort et le plus longtemps, se taisent aujourd'hui. Ne sont-ils pas gagnés, peut-être, par le charme silencieux de cette première heure dominicale ? Qui saura jamais expliquer le mystère des choses cachées ? Au cimetière, celui qui donna l'alarme, jadis, dort sous un grand sapin et les petites pervenches qui garnissent son tertre semblent dire, ce matin, les paroles du poète :

Oh ! la belle aurore !

Quelle promesse d'or, en le ciel embrasé !

12 août 1926

Julie MEYLAN¹

¹ Julie Meylan, née en 1867, ne vécut pas l'incendie. Elle recueillit par contre des informations de ceux qui avaient été spectateurs ce jour-là. Malgré ces données « objectives », elle brode quelque peu. Un seul exemple : l'homme qui sauve les archives avec quelques registres sous le bras. Il y avait à cette époque déjà un volume qui aurait nécessité plusieurs voyages. Il n'est pas certain même que les archives aient été sorties. Situées dans un petit local pris dans l'épaisseur du mur, elles ont du être sauvées de cette manière-là. Dans tous les cas elles ne subirent pas le sort de celles de 1691 qui avaient été entièrement détruites. Elles restèrent intactes et sans traces ni de feu ni d'eau.



Julie Meylan (1867-1940)



Le Lieu après l'incendie de juillet 1858. Pratiquement la moitié du village a été détruite, événement majeur de la Vallée de Joux fixé sur plaque par Auguste Reymond, photographe du Brassus, qui fit là l'un des premiers reportages photographiques du canton.